

Place de la République, la neige fond sur les dalles lisses. Au-dessus de la ville, un ciel mou s'épaissit d'heure en heure. A petits pas pressés, la vieille Anette avance, les yeux fixés sur la carotte rouge qui clignote à l'angle de la place. Sans y prêter attention, elle longe le manège aux chevaux de bois qui déroule dans le soir la mélancolie de ses musiques vieux rose : on dirait que des années passées se sont arrêtées là, et n'en finissent pas de tourner, pailletant l'Avent de leurs petits souvenirs étoilés. Les yeux picotés par le froid, Anette s'engouffre dans le bureau de tabac. Serré dans son décor des années soixante-dix, le magasin sent la cigarette et le café refroidi. De son petit œil perçant, elle parcourt les étalages de journaux. Il faut qu'elle se dépêche, et si cette buraliste voulait bien l'aider, au lieu de se tapir derrière ses lunettes papillon, elle gagnerait du temps. Mais chaque semaine, c'est la même chose : la statue de cire au visage figé sur une grimace s'accroche à son comptoir, cliquetant fébrilement des ongles sur le formica de la banque. Enfin, Anette paye son magazine télé et le fourre dans son cabas. Pitrognant son mouchoir à fleurs dans le fond de sa poche, elle sort et reprend précautionneusement sa progression sur la neige fondue.

Dans le soir qui tombe, les vitrines des magasins scintillent de toutes leurs décorations. Il faudra bientôt penser aux cadeaux de Noël... Un sourire sur les lèvres, la vieille dame compte sur ses doigts rougis et tremblotants : un pour la petite Lucile, un pour Rodolphe, un pour le vieux Loïc, un pour Marcus... Le nombre tient sur une seule main. Puis elle soupire profondément et marque un temps d'arrêt : depuis bientôt deux mois, elle feuillette quotidiennement le bottin téléphonique sans parvenir à choisir un numéro. Ses yeux fatigués parcourent sans relâche les noms les plus étonnants sans qu'aucun d'eux ne retienne son doigt qui devient tout noir à force de suivre de haut en bas les colonnes étroites. Peut-être a-t-elle eu tort de limiter sa recherche à Lyon et à sa proche banlieue ? Il lui faut pourtant bien tenir compte des rhumatismes qui rendent ses déplacements de plus en plus difficiles !

Bellecour. Serrant contre elle son sac de faux cuir noir, elle se laisse tomber sur le siège du métro. Un bref coup d'œil sur sa montre lui confirme qu'elle est très en retard pour se rendre au Bachut, où elle doit garder la petite Lucile pour la soirée. Les stations défilent au son de la voix monocorde et désincarnée qui les annonce. Une liste de noms. Des noms comme elle n'en trouve pas dans l'annuaire. Un gros volume, pourtant, le Rhône ! Plus d'un million d'habitants, plus d'un million de noms... Ou alors, c'est trop pour choisir ? Peut-être, mais les autres années, elle avait eu moins de mal. Grange Blanche. La vieille dame se lève. Elle reprendra sa recherche demain, sans s'impatiser, sans se bousculer. Après tout, elle a encore un peu de temps.

A la sortie de l'escalator, le vent semble vouloir mettre à mal sa mise en plis. Anette ferme le dernier bouton de son manteau et se hâte. Les lampadaires allumés jettent sur le boulevard une de ces tristesses blanches propres à décembre. Quelques halos trop pâles sur de la neige qui fond et deux ou trois flocons qui hésitent à tomber. Une question qu'elle s'est souvent posée – avant – lui revient à la mémoire : est-ce que le froid de la guerre était ce froid triste et indifférent ? N'était-il que ce froid triste et blanc ? Deux lettres. Elle n'avait reçu que deux lettres pendant l'hiver 1940. Et puis après, plus rien. Rien que la vie qui s'efforce de continuer pour écrire une suite à ces deux lettres où "Il fait bien froid, tu sais..." Un bel homme, Auguste, pas comme tous ces vieux recroquevillés sur leur boule mousseuse de souvenirs rosés... Un qui serait resté bien droit, même à... – Anette compte rapidement, en attendant que le feu piéton passe au vert : il aurait soixante-treize ans aujourd'hui – même à soixante-treize ans, donc.

Au bout du boulevard Jean XXIII, les hautes barres de béton dressent dans la nuit leur silhouette massive. Lentement, en essuyant ses yeux qui coulent un peu, elle compte les

étages jusqu'au huitième : d'en bas, elle aperçoit les rideaux tirés de la chambre de la petite fille : Lucile est déjà couchée. Anette entrera donc le plus silencieusement possible, puis elle s'installera devant la télévision, avant de compulsier le magazine des programmes.

\*

Quand les rideaux de la petite chambre sont fermés, Lucile ne voit que des reflets de nuit derrière les deux pans de velours bleu. Des reflets qui s'éclairent parfois, ou qui s'étonnent et dans lesquels l'enfant croit distinguer les bâtiments d'en face, leurs cheminées qui fument. Lucile a sept ans. Elle est une petite fille sage qui aimerait l'être moins. Elle a des cheveux châtain coupés au carré, un peu en dessous des oreilles, des yeux marron, espiègles et pétillants, un adorable petit nez et un joli sourire d'enfant heureux. Ce soir, elle s'est couchée toute seule après avoir en vain attendu Mamy Nette. Lucile a l'habitude : à cause de ses jambes, la vieille dame a du mal à marcher, elle est toujours en retard. Demain, c'est mercredi. On ira boire un chocolat au Grand Café, avec le vieux Loïc, avec Rodolphe et avec Marcus, s'il s'est réveillé à temps. Dommage que Marcus n'amène jamais son gros chat gris qui se laisse caresser, qui ronronne et qui sourit.

Le rai de lumière qui filtre à travers les rideaux trace un trait sur la couette à dessins. Lucile lève la main en tendant le doigt, jusqu'à ce qu'il soit lui aussi dans la lumière : elle regarde en souriant la jolie bague dorée que Rodolphe lui a offerte dans les distributeurs à cinq francs que l'on trouve à la sortie du Monoprix. Sur la bague brille une pierre rouge. Marina dit que le rouge est la couleur de l'amour. Marina, c'est la meilleure amie de Marcus, elle fait le ménage, parfois, chez le vieux Loïc. Ce matin, à l'école, la maîtresse a écrit au tableau : Mardi 14 décembre. Lucile a reproduit le modèle avec beaucoup d'attention, mais elle a beau serrer sa langue le plus fort possible, ses doigts n'écrivent pas droit, et la date, au bout du compte, est toute bosselée... Bosselée, comme le toit de la voiture de Papa, quand la grêle est tombée dessus. Lucile aimerait bien raconter dans sa prochaine rédaction comment Papa est remonté par l'ascenseur, avec sa tête toute blanche des mauvais jours, sa lèvre toute rentrée qui n'est pas bon signe, et comment il a dit que la voiture était foutue, foutue, foutue, et qu'elle ne roulerait plus jamais ! Lucile soupire, elle n'arrivera jamais à écrire tout cela, et la maîtresse ne sera pas contente, et elle aura encore la plus mauvaise note de la classe...